



## Le Candide ironique en diable d'Arnaud Meunier

**Au Théâtre de la Ville, le metteur en scène transforme le célèbre conte initiatique de Voltaire en livre d'images où le plaisir de jouer le dispute aux grincements de la pensée critique.**

Photo Sonia Barcet

Le voilà donc « *le meilleur des mondes possibles* », celui où Dieu, à en croire Leibniz dans son *Essai de Théodicée*, n'aurait pas pu mieux faire, celui contre lequel Voltaire, à travers *Candide*, se bat, arguant que le degré de souffrance y est trop important pour justifier un quelconque optimisme et se satisfaire de la théorie d'*optimum* divin chère au philosophe allemand. L'assertion est d'autant plus énorme, et structurante pour comprendre la critique du penseur français, qu'Arnaud Meunier, dans l'adaptation qu'il en livre au Théâtre de la Ville, l'inscrit, d'entrée de jeu, au sommet de son décor. Façon de renforcer le ridicule de la bande de bras cassés qui se présente en-dessous. Car il y a là Monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh, « *l'un des plus puissants seigneurs de la Vestphalie* » grâce à son château équipé d'une porte et de fenêtres, Madame la baronne et ses trois cent cinquante livres – soit près de 160 kilos –, leur fille Cunégonde « *fraîche, grasse, appétissante* », le précepteur et spécialiste de la « *métaphysico-théologico-cosmolo-nigologie* » Pangloss – double cruel de Leibniz –, et Candide, bien sûr, qui ne tarde pas à se faire chasser, « *à grands coups de pied dans le derrière* », du plus agréable des châteaux possibles après avoir conté fleurette, d'un peu trop près, à Cunégonde.

Pour le jeune garçon, « *au jugement assez droit et à l'esprit le plus simple* », cet exil forcé se transforme, bien vite, en calvaire initiatique. Du Portugal au Surinam, de Cadix à Constantinople, il ne cesse, comme si tous les malheurs du monde s'abattaient sur lui, de croiser la route des plus grands malfrats de la Terre, de violeurs et de menteurs, de voleurs et d'inquisiteurs, qui l'asservissent, le battent, le fouettent, et menacent même de l'immoler pour empêcher qu'un nouveau séisme ne ravage Lisbonne. Au fil de ce périple en forme de chemin de croix, il peut néanmoins compter sur quelques alliés – la vieille, Cacambo, Martin – qui l'aident à retrouver ceux qu'il croyait à jamais perdus, mais aussi à trouver son chemin de Damas, au bout duquel, dans sa métairie participative, il répétera à l'envi le fameux, et largement commenté : « *Il faut cultiver notre jardin* ». **Aux trente chapitres de ce conte philosophique – que Joann Sfar avait adapté en bande dessinée au début des années 2000 –, Arnaud Meunier donne l'allure d'un livre d'images.** Dans la scénographie massive de Pierre Nouvel, conçue à la manière d'une boîte de projection, les scènes se succèdent les unes aux autres comme autant de mini-tableaux qui, une fois assemblés, formeraient une terrible fresque du monde tel qu'il ne va plus. Si le procédé s'avère un peu répétitif et scolaire dans son exécution, il n'en est pas moins suffisamment bien amené, et emmené, pour donner, avant toute chose, l'impression d'une grande fluidité.

**Surtout, dans son travail d'adaptation de l'œuvre de Voltaire, réalisé en étroite collaboration avec Parelle Gervasoni, Arnaud Meunier a agi avec le doigté des fins connaisseurs qui parviennent, en dépit de nécessaires coupes, à en préserver l'essence et la limpidité.** Si sa restitution scénique tient à conserver la forme très narrative du conte, et donc, par le discours indirect qu'il impose largement, induit une certaine mise à distance de la part de femmes et d'hommes qui racontent plus qu'ils ne vivent les événements, cet effet est joliment contrebalancé par la puissante générosité du jeu. Le metteur en scène a bien compris que les personnages dessinés par le philosophe français n'étaient que des archétypes, des figures, des avatars hauts-en-couleur sur lesquels il était judicieux de s'appuyer pour faire naître l'humour, une certaine forme de burlesque, de bouffonnerie, voire de franche pantalonnade. **Avec une énergie et un esprit de troupe remarquables, les comédiens, accompagnés par les musiciens Matthieu Desbordes et Matthieu Naulleau aux coups de cheveux dignes des Beatles, s'en donnent alors à cœur joie pour innover leur(s) rôle(s) de toute l'ironie voltairienne, et révéler le côté grinçant de son œuvre.** Si ce parti-pris ne parvient pas toujours à restituer le degré de dureté, et de cruauté, du philosophe français – en ce qu'il ne prend, parfois, pas suffisamment de champ par rapport au récit pour en livrer l'exacte profondeur –, il réussit, malgré tout, avec entrain et joie de jouer, à s'ériger contre Leibniz, le mal et les vices de l'Homme, mais aussi contre le fanatisme religieux qui, à la manière de *Candide*, a malheureusement traversé les siècles pour venir jusqu'à nous.

### Par Vincent Bouquet

**Candide / Texte Voltaire / Mise en scène Arnaud Meunier / Collaboration artistique Elsa Imbert / Version scénique, dramaturgie et assistantat à la mise en scène Parelle Gervasoni**

**Avec** Cécile Bournay, Philippe Durand, Gabriel F, Romain Fauroux, Manon Raffaelli, Nathalie Matter, Stéphane Piveteau, Frederico Semedo, Matthieu Desbordes, Matthieu Naulleau  
Composition musicale Matthieu Desbordes, Matthieu Naulleau / Scénographie et vidéo Pierre Nouvel / Lumière Aurélien Guettard / Costumes Anne Autran / Perruques et maquillage / Cécile Kretschmar / Regard chorégraphique Jean-Charles Di Zazzo

**Production à la création** La Comédie de Saint-Étienne – CDN

**Reprise en production depuis février 2021 MC2: Maison de la Culture de Grenoble**

**Avec le soutien du** DIESE # Auvergne-Rhône-Alpes, dispositif d'insertion de L'École de la Comédie de Saint-Étienne, du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, de la DRAC et de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la SPEDIDAM.

Durée : 2 h / Théâtre de la Ville, Paris / du 9 au 18 février 2022 • Les Quinconces – L'Espal, Scène nationale du Mans / les 22 et 23 février • Les Théâtres, Jeu de Paume, Aix-en-Provence / du 9 au 11 mars • Comédie de Saint-Étienne / les 23 et 24 mars